

PRÉSENTATION

À l'origine de cette publication un constat : la période contemporaine de 1945 à nos jours est marquée par la création de très nombreuses œuvres qui reviennent sur l'histoire des pays de langue allemande durant la seconde moitié du XX^e siècle et notamment sur les tabous qui se sont constitués au fil du temps et qui continuent à marquer la vie sociale. Ils affectent les phases les plus douloureuses de l'histoire des sociétés germanophones : la période des exactions nazies et de la Shoah, mais aussi la période de la fuite et des expulsions des populations allemandes, celle des bombardements des villes par les forces alliées et du viol des femmes allemandes par les vainqueurs. Dans la production culturelle, la littérature de prose et de poésie, la photographie, le cinéma, l'architecture, ces résurgences du passé se multiplient en s'apparentant souvent à un « retour du refoulé ». C'est à ces « interdits », à ces tabous que l'on a voulu s'intéresser ici.

Pour le faire, on a admis que ces tabous du dire, de la représentation et donc de la communication, entretiennent des relations avec les universaux : celui de la souffrance et de son respect par exemple, mais qu'ils ont aussi à voir avec les pouvoirs, les idéologies dominantes. On découvre alors que la pensée se manifeste, dans le tabou, sous ses formes les plus contraintes et, par ricochet, les plus contraignantes. Il semble donc légitime de s'interroger, de ce fait, sur l'institution et l'existence de ces « interdits » : quelles sont les motivations qui ont présidé à leur constitution ? Quels sont les avantages primaires de leur établissement ? Quels bénéfices secondaires les individus et les sociétés tirent-ils de leur consécration ? Quelles sont enfin les limites et les enjeux du geste réputé libérateur qui veut leur déconstruction, partielle ou totale ?

C'est dire que ce recueil de textes se veut ouvert à l'analyse de nombreuses pratiques du tabou et qu'il est aussi le lieu d'une interrogation sur le signe de l'ambivalence qui affecte l'interdit dans sa totalité. On y découvre un certain nombre de rapports polaires (fascination *versus* répulsion), on voit comme le tabou dispense l'individu de tout mécanisme d'autojustification, comment il le sidère. On analyse donc l'art comme transgression de l'interdit en examinant les rapports qu'entretiennent – dans ce cadre – le silence et le dévoilement, l'omission et la résurgence mémorielle, l'adhésion et la dissimulation, l'occultation et la révélation. On s'y ouvre à une réflexion sur « l'inter-dit » comme lieu du non-dit partagé dans des articles qui concilient approches historiennes, littéraires et sociologiques, car le tabou informe une pensée et une écriture qui président, entre autres, dans le conformisme ou le refus, à l'organisation de la réalité sociale.

Emmanuelle Aurenche et Carola Hähnel-Mesnard se sont penchées sur les thèmes de la fuite et de l'expulsion à travers les romans *Niemandszeit* de Jörg Bernig et *Die Unvollendeten* de Reinhard Jirgl pour la première, et *Die Unvollendeten* toujours et *Der Verlorene* de Hans-Ulrich Treichel pour la seconde. Les articles suivants sont plus centrés sur les stratégies d'activation et la remise en question du tabou dans les œuvres d'Elfriede Jelinek *Ulrike Maria Stuart* (Delphine Klein-Rouquier), Kurt Halbritter *Mein Kampf. Gezeichnete Erinnerungen an eine grosse Zeit* (Ingeborg Rabenstein-Michel) et Martin Walser *Tod eines Kritikers* (Martine Carré). Sybille Goepper soulève de son côté le problème de la judéité dans les romans est-allemands qui abordent la question par le moyen d'une écriture ironique. On voit comment les tabous peuvent être exprimés, mimés et mis en scène dans ces œuvres très différentes, et comment ils sont, à chaque époque, reçus dans la société allemande : ignorés, confortés, renforcés ou au contraire ébranlés. Hélène Camarade s'intéresse à la réédition du journal intime *Anonyma. Eine Frau in Berlin* en 2003, et analyse les raisons d'une réception cette fois-ci favorable à un moment propice à la déconstruction de certains tabous. Anne Peiter analyse les œuvres et écrits de Leni Riefenstahl et Albert Speer après 1945 pour montrer comment l'un et l'autre perpétuent, chacun à sa manière, et loin des opérations mémorielles officielles de tabouisation ou de « détabouisation » progressive du passé, l'idéologie à laquelle ils avaient souscrit : soit en trouvant un concept fédérateur pour unir présent et passé (ce que fait Leni Riefenstahl en faisant de la pureté une notion axiale de son travail), soit en voyant comme Albert Speer dans la levée progressive des crimes allemands un encouragement à tourner la page en « classant » la Shoah. Ralf Zschachlitz se penche sur les tabous dans les biographies de l'ancien SS Hans Schneider alias Hans Schwerte, de Walter Jens et de Günter Grass tels qu'ils sont mis en évidence dans *Anders* de Hans-Joachim Schädlich, *Demenz* de Tilman Jens et *Beim Häuten der Zwiebel*, l'autobiographie de Günter Grass.

Dans la rétrospection, trois lignes de force se dégagent. Passé le seuil des définitions nécessaires (le tabou chez S. Freud, J. Assmann, A. et M. Mitscherlich, etc.), les travaux sont majoritairement centrés sur les problèmes de l'antisémitisme – donc de la judéité et de la Shoah – et de la migration, sur leur histoire et leur impact sociétal actuel. On s'aperçoit que la plupart des auteurs montrent que dans toutes les œuvres qu'ils étudient, la récurrence du problème de la transmission de la mémoire traumatisée pose inévitablement celui de la transmission des valeurs et de la réparation symbolique. Deux postures littéraires apparaissent alors : celle de la dénonciation, mais aussi celle de l'occultation, de la banalisation, les deux stratégies visant également à respecter « la dimension familiale et émotionnelle qui caractérise le retour sur un tel sujet à l'époque actuelle » selon la formule de Carola Hähnel-Mesnard. La question centrale de l'entreprise de détabouisation est donc posée : lever le tabou, c'est le faire réapparaître dans une psyché et dans un collectif. Que devient-il alors ?

Cette publication retrace ainsi, au fond, l'histoire du tabou : on découvre, au départ, une peur et une inaptitude à entendre. Elles contraignent à l'euphémisation

de la réalité dans la sphère privée et/ou publique. Puis, lorsque la parole ose se libérer véritablement – et tout est ici affaire de temps – les débats médiatiques, plus ou moins polémiques, surgissent. Ils sont souvent violents, car ils confrontent un « inouï inédit » à un mode de pensée bien ancré que nul ne songe plus ou se refuse encore à interroger. Les blessures personnelles refont surface, elles se manifestent sans s'exprimer toujours explicitement. Une brèche s'est ouverte, le tabou est en voie de dépassement. De nouveaux moyens stylistiques sont mis au service de son expression : l'humour, qui n'est pas exempt d'émotion, ou encore l'ironie trouvent leur place dans cette littérature de la mémoire. Une mise à distance s'opère ; la souffrance peut être envisagée moins douloureusement, moins affectivement. Elle peut être réfléchie. On entre dans un nouveau paradigme plus en adéquation peut-être avec les exigences historiques de l'heure. Le tabou se déplace. Il a eu son temps de vie nécessaire à l'appréhension et à la métabolisation du ressenti de tous ses acteurs, agents et victimes. Il a connu ses moments difficiles : ceux de son émergence, de sa confrontation avec l'opinion encore trop traumatisée pour l'affronter. Il est alors en prise aux peurs de l'incompréhension, au désir d'oubli, à la culpabilité. Pour l'aborder, de nouvelles voies se dessinent. Elles ont leurs défenseurs et leurs pourfendeurs. Le débat se nuance, s'affine. Reste à remarquer que le détour y apparaît comme une stratégie incontournable dans le cadre de cette narrativité de la/des blessure(s). Il y signale la place d'une transition nécessaire : *elle passe* par le recours à d'autres moyens d'expression ou par la représentation d'un étranger, d'un ailleurs qui permet, parce qu'il éloigne, de se rapprocher et de se re-familiariser avec cette inquiétante étrangeté qui habite tous les hommes et dont l'espace germanophone est malheureusement devenu, au XX^e siècle, la référence. Dépasser le tabou c'est, quitte à le déplacer sur d'autres objets, se donner les moyens d'en triompher grâce à une conscience avertie, lucide qui, en permettant d'identifier le danger, ouvre à un avenir qui peut le déjouer. Le faire dans l'art, dans le domaine public, c'est parier sur la valeur pragmatique de la production culturelle pour lui conférer une mission politique au sens le plus noble de ce terme.

Martine Carré, Ingeborg Rabenstein-Michel, Ralf Zschachlitz